

**AMPHITRYON
KLEIST
SEBASTIEN DERREY
COMPAGNIE MIGRATORI K. MERADO**

REVUE DE PRESSE

OCTOBRE 2016

Amphitryon et son sosie allemand

Didier Méreuze, le 04/10/2016 à 15h57

Sébastien Derrey reprend cette version du mythe publiée en 1807 par l'Allemand Heinrich von Kleist.

Au vertige de l'écriture correspond celui de la mise en scène.



Alcmène étreint Amphitryon, mais lequel ? / Willy Vainqueur

• *Amphitryon*, d'Heinrich von Kleist

Théâtre de la Commune, à Aubervilliers (93) Avec la MC 93

C'était au terme d'une campagne heureuse contre Athènes. Le roi de Thèbes s'apprêtait à regagner son palais et fêter sa victoire dans les bras d'Alcmène, sa reine bien-aimée. Las, au même instant, Jupiter, conquis par les charmes de la belle, avait pris l'apparence du prince pour s'introduire dans son lit.

Le secondant dans cette aventure, un autre dieu, Mercure, agit de même en se faisant passer pour Sosie, le valet du roi. Tandis que les deux mortels se retrouvaient à la porte, Alcmène céda aux désirs du Jupiter à forme humaine.

Faut-il en rire ? Faut-il en pleurer ?

In fine, ce dernier se révéla à tous dans sa majesté divine. D'abord furieux, le mari mari s'apaisa. N'était-ce pas un honneur pour lui et son épouse que celle-ci ait été ainsi abusée par le maître tout-puissant des hommes et de l'Olympe ? Ne devaient-ils pas en être récompensés par la naissance d'Hercule, le demi-dieu, fruit de cette étreinte ? Ainsi est le mythe d'Amphitryon...

Faut-il en rire ? Faut-il en pleurer ? Certains n'y verront qu'une farce triviale sur fond de cocuage et de mésaventures conjugales. D'autres relèveront la violence intrinsèque à cette histoire, illustrant la toute-puissance du maître, qui, en totale impunité et arbitraire, s'arroge le droit d'assouvir ses pulsions, ses caprices, sans que nul n'ose y redire – surtout pas les victimes.

C'est à l'exacte intersection de ces deux regards que se situe la vision qu'en propose Sébastien Derrey. Laissant de côté les versions de Plaute (datée d'il y a plus de 2000 ans), et de Molière (créée en 1668), plus connues en France, il s'appuie sur celle publiée par Kleist en 1807 (1).

Si un « autre » est « vous », qui êtes-vous alors ?

Le poète allemand reprend à son compte les thèmes récurrents du double, de la perte de soi, de l'identité volée, du trouble quand s'annihile toute frontière entre le réel et l'illusion, quand le faux s'affirme pour le vrai, le vrai pour le faux. Quand, encore, chacun vous persuade que vous n'êtes pas qui vous êtes, croyez être (Ah ! Amphitryon, oh ! Sosie) puisqu'un « autre » est « vous » – mais, « vous », qui êtes-vous alors ?

Une écriture et une mise en scène vertigineuses

Tout l'art de Kleist tient autant à la délicatesse de sa description du trouble de la confusion des sens et des sentiments qu'aux charmes d'une écriture vertigineuse,

conduisant comme rarement, dans une alchimie savante des malentendus, double sens, ambiguïtés..., aux portes de la folie, de la raison qui déraisonne.

C'est cette écriture que Sébastien Derrey met tout aussi vertigineusement en scène, dans un espace où se confondent salle et plateau, tantôt noyé dans l'obscurité de la nuit trouée de lumières rasantes, tantôt baigné d'une clarté irréaliste éclairant le jour et des cieux soudainement déchirés par la foudre jupitérienne. Sous sa gouverne, tout n'est que grâce, délicatesse, légèreté. Le tragique est là. L'humour aussi.

Portées par des comédiens lancés à corps, à cœurs perdus dans leurs personnages, les scènes d'anthologie se multiplient. À commencer, d'entrée, par l'apparition de Sosie et sa découverte de son double Mercure.

Le premier est interprété par Olivier Hureau, un rien clownesque, frère des Estragon et Wladimir de Beckett, magnifique de justesse et d'humanité ; le second, par Charles Zevaco, à la dégaine de mauvais voyou, terrifiant de froideur jusque dans les coups qu'il porte, d'autant plus terribles qu'ils sont toujours suggérés, jamais montrés.

Des scènes d'anthologie

Autre séquence à s'inscrire dans les mémoires : les retrouvailles tout en quiproquos entre Amphitryon et Alcmène, chacun ignorant le stratagème de Jupiter. Lui, c'est Frédéric Gustaedt, époux mis à mal, mais prince combattant qui refuse de s'abandonner lui-même, toujours amoureux ; elle, c'est Nathalie Pivain, éperdue et perdue, ne sachant plus à quel Amphitryon se vouer, effarée lorsqu'elle s'interroge sur sa culpabilité : peut-on être responsable de ce qui est involontaire ?

Fabien Orcier est Jupiter, « faux » Amphitryon à la ressemblance physique étonnante avec le « vrai ». Pour camper un Maître de l'Olympe satisfait de lui-même, il le révèle moins sûr qu'il n'y paraît, conscient qu'Alcmène ne l'a jamais aimé pour ce qu'il était, mais, parce que, dans ses bras, elle n'étreignait que son mari... Fidèle, donc. Pure. La femme serait-elle l'avenir de l'homme ?

Didier Méreuze

Lorraine de Sagazan s'approprie Ibsen, Sébastien Derrey éclaire Kleist

- 10 OCT. 2016
- PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#)
- BLOG : [BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#)

En adaptant « Une maison de poupée » d'Henrik Ibsen jusqu'à inverser les rôles, Lorraine de Sagazan rebat les cartes de la pièce en lui donnant un souffle d'aujourd'hui. En mettant en scène l'« Amphitryon » de Kleist d'après Molière sans toucher au texte, Sébastien Derrey entre au cœur de la pièce : un vacillement d'êtres.



Scène du spectacle "Une maison de poupée" © Juliette Medelli

On mesure mal l'effet qu'a pu produire en 1879, la dernière scène de la pièce d'Henrik Ibsen « Une maison de poupée ». On y voit une femme, Nora, quitter le domicile conjugal, mettant ainsi fin à sa condition de « poupée », de femme objet, laissant les trois mômes à son mari devenu un « étranger ». Ce n'est pas un coup de tête, c'est une décision grave, sans retour. Ibsen mettait en scène l'émancipation féminine en cours, à travers le personnage de Nora

(jugé immoral en son temps) que toute actrice rêve de jouer. Le rôle fut créé en France par Réjane, star de son époque. C'est l'une des pièces les plus connues et le plus souvent mise en scène au théâtre par des hommes (toujours en situation dominante mais cela change). « Une maison de poupée » eut beaucoup plus de succès que l'ouvrage de Villiers de l'Isle Adam « L'Eve future », paru à la même époque (comme le rappelle Régis Boyer dans sa présentation de la pièce dans la Pléiade) et qui, dès son titre, faisait plus encore le lit du féminisme.

Inverser les rôles

125 ans et quelques après, Ibsen reste l'auteur impérissable de pièces inamovibles (car détachées de leur époque) comme « Peer Gynt » ou « Petit Eyolf ». Metteuse en scène, actrice formée au réputé studio d'Asnières et femme, Lorraine de Sagazan voulait travailler sur « Une maison de poupée » après avoir abordé de façon passionnante « Démon » de Lars Noren ([lire ici](#)). Elle a repris les mêmes acteurs de sa compagnie La Brèche (on ne change pas une équipe d'acteurs soudés), mais, au bout de trois semaines de répétitions, elle a renoncé. Quelque chose ne fonctionnait pas. Un rapport au présent qui ne se faisait pas. Or c'est là une condition non négociable de sa façon de mettre en scène au sein de sa compagnie La Brèche: il faut que le spectateur soit intégré au processus de la représentation, que ce dernier travaille au corps le vivre ensemble induit par le fait théâtral . Mettre en scène une pièce du répertoire ne suffit pas, à quoi bon « une maison de poupée » de plus?

L'éloignement de la pièce ([lire son résumé ici](#)) vient moins d'Ibsen que de son époque. Depuis la création mouvementée de sa pièce « Une maison de poupée », le sexisme, s'il est loin d'avoir disparu, n'est plus ce qu'il était, la condition des femmes a largement évolué dans les sociétés occidentales, la notion de couple aussi. Alors Lorraine de Sagazan a cette idée simple et forte d'inverser les rôles de Nora et de son mari Tordvald. La personne qui a un boulot, qui grimpe les échelons jusqu'à diriger un service dans une grande entreprise, c'est Nora (Jeanne Favre). Celui qui a perdu son travail et ne cherche pas trop un emploi, joue de la guitare et compose des bluettes assez nulles, celui qui s'occupe le plus souvent des enfants, c'est le mari, Torvald (Romain Cottard).

Pour le reste, Lorraine de Sagazan reprend les éléments de la pièce : l'arrivée de Kristine (Lucrèce Carmignac) et ce qui s'en suit, la présence du docteur Rank (Benjamin Tholozan) dont le caractère homosexuel est affirmé, la reconnaissance de dette, le chantage de Krogstadt (Antonin Meyer Esquerré). Les notions de dette et de chantage n'ont pas vieilli d'un iota. La bonne disparaît et les enfants restent en coulisses. Cette pièce nouvelle écrite à partir de l'ancienne est effectivement « librement adaptée de la pièce d'Henrik Ibsen » comme il est écrit dans le programme.

Un art du rapprochement

L'adaptation passe par une réécriture des scènes (elles sont plus sèches, plus nerveuses que chez Ibsen), l'insertion de compléments (Virginie Despentes), des déplacements, des ellipses. A cela s'ajoutent des plages où les acteurs improvisent et un dispositif public sur trois côtés qui cerne l'aire de jeu (unique), ce qui rapproche le public des acteurs. Le résultat est probant : ce spectacle nous parle de nos vies et/ou de celles de nos voisins, les acteurs semblent sortir des rangs des spectateurs.

Comme d'autres de ses pairs, Lorraine de Sagazan n'est pas là pour jouer les virtuoses ou parfaire le « bagage » du spectateur, mais pour agiter, troubler ce dernier. Elle préfère l'inconfort au confort, l'inconnu du risque à l'assurance du prévisible. Une tendance se dessine ainsi au sein du jeune théâtre. Celle d'une connivence active et assumée avec le public, d'un partage, d'un rapprochement. Julie Deliquet, Christiane Jatahy, Tiago Rodrigues et Lorraine de Sagazan – pour m'en tenir à quelques exemples de travaux récemment chroniqués- ont cela en commun, à travers des démarches très éloignées les unes des autres.



Scène du spectacle "Amphitryon" © dr

Molière, comme d'autres, s'était largement inspiré de Plaute pour écrire son « Amphitryon ». Heinrich Von Kleist s'empare de la pièce de Molière qu'il pense traduire mais il finit par se l'approprier. On y retrouve le roi Amphitryon (Frédéric Gustaedt) et son épouse aimée Alcmène (Nathalie Pivain, son valet à la Sganarelle, Sosie (Olivier Horeau) et sa compagne (Catherine Jabot), dont la notoriété est allé jusqu'à devenir un nom commun, les dieux Jupiter (Fabien Orcier) et Mercure (Charles Zévaco).

Kleist adapte librement Molière

Des « ambassadeurs de la Moscovie » venus à Paris voir des pièces de Molière, avaient été orientés vers son « Amphitryon » très spectaculaire, plutôt que vers son « le Tartuffe », trop parlé et cérébral pour des spectateurs non francophones. Ils en avaient sans doute apprécié les machineries, les nombreux effets. Kleist est plus tourné vers l'intérieur des personnages, ce qui sied au metteur en scène Sébastien Derrey. Amphitryon et Sosie pensent devant nous à

haute voix, tout comme Alcmène, les dieux Jupiter et Mercure ne sont pas des surhommes, ils savent être amoureux ou taquins.

Dans l'ensemble, Kleist suit Molière mais s'en éloigne par le ton, l'ambiance, sans compter quelques remaniements et ajouts. Son approche est moins ludique mais plus troublante. Ce trouble est celui de l'identité et de l'amour confondus. C'est cela que Sébastien Derrey met en scène. Sans adapter la pièce à son tour, mais en en décrassant la surface, le décorum. La scénographie (Olivier Brichet) est retorse comme la pièce: au fond de la scène nue (hormis des chaises métalliques pour canaliser la jalousie du roi, seul moment d'éclat physique du spectacle) le rideau rouge du théâtre, drap de l'illusion, tenu par l'ossature métallique d'un cadre de scène. Au-delà se tient la chambre des ébats. « La scène est devant le palais d'Amphitryon » écrit Kleist. Mais c'est comme une scène renversée. On est de l'autre côté du théâtre comme on le dit des miroirs. Les personnages n'en sont que plus nus. D'autant qu'ils sont dirigés par le metteur en scène vers une économie des gestes et des voix, sans afféterie pour autant, une tension du calme dans une tempête d'événements déstabilisants.

La pièce avance comme une enquête policière qui cherche à établir la vérité de faits et tombe sur des faux, usages de faux, emprunts frauduleux d'identité et emplois du temps désarmants mais sans preuves probantes. Les dieux sont des dieux, ils peuvent tout, mais ils sont aussi humains ; l'amour peut les toucher. Jupiter retourne au ciel avec mélancolie, Alcmène, trop malmenée, le cœur en charpie, gît au bord de la folie, Amphitryon ravale sa salive en avalant une pilule tout en redressant son dos longtemps courbé, et Sosie finit enfin par dîner.

« Une maison de poupée » a été créé la semaine dernière à Mains d'œuvres (Saint-Ouen), le spectacle se donne au Théâtre de Vanves du 11 au 15 octobre

« Amphitryon », la MC93 au Théâtre d'Aubervilliers jusqu'au 13 oct., au CDN de Besançon du 17 au 19 oct, au Théâtre Garonne (Toulouse), du 22 au 25 fév 2017, à la Comédie de Reims du 1^{er} au 7 mars

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

journaliste, écrivain, conseiller artistique
paris - France

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE



Oct
05

Amphitryon de Heinrich von Kleist, traduction de Ruth Orthmann et Éloi Recoing (Actes Sud), mise en scène de Sébastien Derrey

Crédit Photo : Willy Vainqueur



Amphitryon de **Heinrich von Kleist**, traduction de **Ruth Orthmann** et **Éloi Recoing** (Actes Sud), mise en scène de **Sébastien Derrey**

Profitant de l'absence du général thébain Amphitryon, Jupiter usurpe son apparence pour séduire son épouse, la belle et vertueuse Alcmène, tel est le mythe antique.

Amphitryon paraît en Allemagne en 1807, l'année où son auteur Heinrich von Kleist, accusé d'espionnage, connaît six mois de captivité dans les prisons françaises.

La comédie est une adaptation de la pièce de Molière, une œuvre revisitée ; l'auteur de théâtre conçoit ainsi le motif de deux broches que la belle Alcmène reçoit en cadeau, un remerciement de l'amant pour une nuit d'amour – l'une gravée de l'initiale d'Amphitryon, et l'autre de celle de Jupiter. La preuve de l'adultère involontaire d'Alcmène avec Jupiter est irrécusable car l'existence des deux bijoux est bien réelle. Amphitryon sort grandi de sa rivalité avec Jupiter, abandonnant l'aimée à qui l'aime, qui n'est autre que lui-même, ce que reconnaît humblement le dieu Jupiter.

La pièce *Amphitryon* de Kleist parcourt le cheminement d'une saisie identitaire, qui échappe toujours, un thème pour le moins d'une actualité aigue et troublante :

– Qui suis-je ? – Qui es-tu ? Ne s'impose nulle certitude mais la prévalence d'un doute – un sentiment de déstabilisation, si ce n'est de dépossession brutale de soi, mais au profit peut-être d'un mouvement engagé vers l'autre et la foi amoureuse.

Amphitryon se pose comme un éloge de la fidélité féminine – conscience et amour.

Face à la vertu de l'épouse, la ruse divine ne peut rien. Jupiter a présumé de ses forces, et le seul absolu dans ce monde vacillant serait la fidélité féminine. Les rapports de force ne concernent plus la rivalité ni l'injuste déséquilibre ni l'inégalité existentielle entre les hommes et les dieux, mais l'amour ultime encore et toujours.

La pièce s'amuse du thème de la comédie du maître et du valet, répété doublement : d'un côté, Sosie – ses vœux avec des envies profondément humaines – et Amphitryon – guerrier militaire ; de l'autre, Jupiter – dieu des dieux – et Mercure déguisé en un Sosie, pourvoyeur de coups sur son double minoré et authentique.

La scénographie d'Olivier Brichet est soignée : un espace sombre et brumeux – formes et spectres – au pied du palais d'Amphitryon que le public ne peut guère visiter, à moins d'entrevoir une porte étroite et deviner les allées et venues du dieu royal déguisé en Amphitryon que ce dernier – le vrai – ne peut guère plus pénétrer.

À l'étage, une coursive légèrement courbée avec des barrières de métal qui dégage dans les hauteurs un ciel lumineux grâce aux lumières de Ronan Cabon. Ça et là, des vagues de musique vont et viennent, à la manière du

théâtre de Marie-José Malis, qui imposent un climax, un imaginaire servi par l'écriture soignée de Kleist.

Les acteurs sont excellents, à la fois forts et fragiles, intensément présents et absents, diffusant l'équivoque du sentiment de dédoublement et de dépossession.

Tenue militaire pour les maîtres, et dégain beckettienne pour les valets, robe romantique pour la digne Alcmène et petite robe enjouée pour la servante Charis.

Saluons les présences – le jeu verbal et scénique – de Olivier Horeau, Frédéric Gustaedt, Catherine Jabot, Fabien Orcier, Nathalie Pivain et Charles Zévaco.

Une mise en scène persuasive et convaincante au service de l'art littéraire de Kleist.

Véronique Hotte

La Commune centre dramatique national d'Aubervilliers – MC93
Hors les murs –, du 30 septembre au 13 octobre. Tél : 01 48 33 16 16/01 41

Share this:



Soyez le premier à aimer cet article.

Sur le même thème

Hannibal de
Christian Dietrich
Grabbe, mise en
scène de Bernard
Sobel

La Passion des
soldats de la Grande
Guerre, d'après les
écrits et
témoignages croisés
de Ernst Jünger et
Maurice Genevoix,
mise en scène de
Xavier Gras
Avec 1 commentaire

Les Derniers Jours
de l'humanité de
Karl Kraus, mise en
scène de Nicolas
Bigards

Laisser un commentaire

Amphitryon d'Heinrich von Kleist

Posté dans 8 octobre, 2016 dans [critique](#).

Amphitryon d'Heinrich von Kleist, mise en scène de Sébastien Derrey



Voilà une histoire, un mythe qui a fait de deux noms propres, des noms communs : on dit un « sosie », on disait autrefois un amphitryon: celui qui a le même visage que vous, mais qui n'est pas vous, et celui qui vous invite et vous offre à dîner. Le général Amphitryon n'a pas invité Jupiter : au contraire, le dieu a dû prendre ses traits pour se glisser dans la maison et jouir de l'amour légitime d'Alcmène. On doit cet emploi à Sosie: « Le véritable Amphitryon est celui chez lequel on dîne » dit-il, affamé.

Cela semble futile mais c'est très important. Dans cette histoire où chacun doute de qui est "moi", et "je", et de l'existence des choses et des êtres, et où les visages deviennent des masques, le corps et ses

appétits font apparemment référence. Encore que...

Donc, ce soir de victoire, Sosie rentre à la maison porter la nouvelle à Alcmène et annoncer le retour d'Amphitryon son époux. Mais un autre Sosie, le dieu Mercure, lui en interdit la porte, tandis qu'Apollon retient ses chevaux pour que la nuit dure.

Sosie a été battu : voilà une réalité, son dos en atteste. Par qui ? Par lui-même, apparemment. Il s'y perd, accepte de renoncer à son identité, tout en s'accrochant à un noyau dur : la certitude de son existence. Le maître de maison est secoué par une autre épreuve : après ses tendres adieux à Amphitryon-Jupiter, Alcmène s'étonne en toute innocence et avec légèreté du prompt retour d'Amphitryon-le général. D'où soupçons, jalousie aveugle à la Othello, et désespoir de l'épouse injustement soupçonnée. Il faudra l'aveu final de Jupiter et l'étrange cadeau qu'il fait à Amphitryon (le futur Hercule que porte Alcmène), pour que les choses s'apaisent.

Tel quel, on peut croire à une pure comédie. Et c'est souvent une pure comédie, avec l'écho trivial des valets sur les questions d'honneur conjugal : Sosie s'en tire mieux qu'Amphitryon, le mauvais caractère de Charis (la Grâce !) aidant, Mercure-Sosie n'a pas insisté pour profiter de la nuit avec elle. L'honneur reste sauf ! Mais on n'est ni chez Molière, ni même chez Marivaux, qui n'a pas traité le mythe d'Amphitryon mais qui a souvent mis en parallèle la vie des maîtres et celle des valets, avec la chance pour ces derniers d'être plus terre-à-terre, donc moins heureux mais aussi moins malheureux.

Kleist exprime dans ses comédies le même tourment que dans ses drames, avec des enjeux comme ici beaucoup plus graves. Être ou ne pas être, là est la question. L'existence vacille en un rêve qui a la force du réel, ou inversement, quand un objet matériel vient attester de la force du songe. On retrouve l'histoire de la couronne de laurier du *Prince de Hombourg*, de l'enfant de *La Marquise d'O...* Perte de soi, effritement de toute certitude : l'amour même ne peut être le garant du vrai, et la plus grande émotion peut aveugler. Reste le corps, et tout au fond quand même, l'amour prêt à flamber à nouveau. Certes, mais jamais «comme avant».

Scénographie simple, directe et "fonctionnelle", autour de l'indispensable porte centrale. Quelques marches l'ouvrent vers le public, pris à témoin comme peuple des Thébains. Sébastien Derrey et ses acteurs ont trouvé le style de jeu qui convient à cette implacable expérimentation du double, dédoublé, déquadruplé et ainsi de suite. Tout cela dessiné comme à l'encre de Chine, et plein, sensible : l'émotion dit la vérité, et peut tromper.

Avec Nathalie Pivain (Alcmène) particulièrement touchante, dans son rôle d'innocente aimante et blessée. Mais citons plutôt tous les comédiens : les deux machos sincèrement amoureux et malheureux, l'un d'être trompé, fût-ce par lui-même (Frédéric Gustaedt), l'autre de n'être pas aimé pour lui-même (Fabien Orcier, Jupiter) -bien fait, il est pris à son propre piège-, le faux Sosie (Charles Zeavaco), dieu devenu homme de main, destin peu flatteur, et les serviteurs :Charis et Sosie (Catherine Jabot et Olivier Horeau) qui offrent l'énergie de leurs querelles à cette histoire vertigineuse.

Les histoires d'amour ne finissent pas forcément mal, mais font mal, en général...

Christine Friedel

Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, jusqu'au 13 octobre dans le cadre de la programmation décentralisée de la MC93. T : 01 41 90 72 72

J'aime 10 Tweet

Visiteurs